



**Views, Reviews & Interviews**  
**Points de vue, comptes rendus, entrevues**



**Quand l'enfant parle et que l'adulte se met à écouter,  
ou la littérature enfantine de retour à sa source**  
—Sebastien Chapleau

*“Literature/Littérature”*: should the term refer exclusively to traditional texts in books, and what are the stakes if we say it does or doesn't? What might it mean for scholars and/or parents, teachers, and children? Does and should literature include nonfiction as well as fiction? Are the pictures in picture books literature also? Or the oral stories people tell? And what about the range of texts outside of books? What about movies and TV shows produced for children, or the stories implied by video games? And also: clothes and toys and all sorts of the paraphernalia of childhood can be read as texts, interpreted for their semiotics and ideological assumptions. Might they, too, be part of the literature we discuss . . . ? Why should they or shouldn't they be? (Nodelman, « “Canadian”? » 3)

*Would it really make a difference if we discussed more texts by children in the journal, if the people doing the discussing were still adults? Wouldn't it be less imperious and more liberating if a journal*

*subtitled Canadian Children's Literature/Littérature canadienne pour la jeunesse consisted of discussions of texts by children written by children? (Nodelman, « Editorial » 3)*

*It has been an anomaly in recent literary criticism that whereas we expect, say, "women's literature" to be by women, we have understood "children's literature" to be not by children but only for them—and to be written by almost anyone but children. Just as a child could have no rights until his or her status as "person" was established, so the child as creator of culture has been subsumed within the child as mere consumer. And yet for centuries children have been taking the pen into their hands . . . . The child's expression of his or her own subjectivity is there and available for us, if we will only take the time to pay attention. (Alexander et McMaster 1)*

*As critics in the field regularly observe, children's literature is the only body of writing to be defined by and named for its audience: children read children's literature, they do not produce it . . . . The situation is changing, and a great deal of writing by children is finding audiences via the Internet. As this trend continues, the nomenclature of writing read by the young may be forced to adjust. 'Children's literature' may indeed come to refer to writing by the young for the young, meaning that the work produced by adults for children to read will have to be relabelled. (Reynolds 180)*

---

Je tiens à commencer cet essai—tant au sens d'essai que de *try*, en anglais—en attirant l'attention sur le fait que, lorsque j'ai décidé de me pencher sur la littérature de jeunesse il y a environ dix ans au sein d'une université française, il m'est apparu très difficile de poursuivre, voire de commencer, tant la condescendance et le conservatisme étaient omniprésents, en tout cas en ce qui concerne ce qui m'intéresse depuis

toujours: l'enfant/l'enfance. Ce qui suit clarifiera ce préambule. À l'époque, tant pis, me dis-je: quelques e-mails échangés avec le Pays de Galles—Peter Hunt—suffiront. L'esprit rassuré, un billet de train en mains, je rejoins l'Université de Cardiff où l'impossible semble se faire. Francophone expatrié, mon discours se teinte dès lors d'une nostalgie assez contrariante, dont je prends conscience à l'occasion de retours ponctuels: esprit d'ouverture

contre avis de fermeture. Poussant certaines idées vers des limites contentieuses, je me rends également compte que les portes françaises ne sont pas les seules à rester closes devant moi. Précisons cet état de fait: en grandes parties, discussions anglocentriques en ce qui me concerne . . . Je dois ici confesser que la situation académique canadienne, et surtout canadienne francophone, m'est presque complètement inconnue, si j'excepte quelques noms et quelques lectures occasionnelles de Perry Nodelman, Lissa Paul, Roderick McGillis, Suzanne Pouliot et Sandra Beckett. Je tiens donc à préciser dès maintenant que je ne souhaite/puis me joindre à vous que d'un point de vue distant: ce que me permettra la théorie. Vous êtes donc cordialement invités à répondre à mes propos de non-canadianiste.

Plutôt que de vous parler de littérature pour enfants, j'essaierai de vous parler de littérature infantine et pour ce faire, je m'inspirerai, en passant, d'un écrit de Jacques Derrida sur l'avenir de l'université. Ainsi, je m'appuierai sur les notions de légitimité et de hiérarchisation. Savoir pourquoi certains textes ont le droit « d'exister » plus que d'autres m'intéresse. Savoir également ce qui légitime le choix des auteurs d'œuvres à caractère encyclopédique—on sait que ce genre de publication est très à la mode en ce moment: je pense aux travaux de Jack Zipes, Lissa Paul,

Gillian Avery et Peter Hunt pour Norton, au livre de Bernice Cullinan, Bonnie Kunzel et Deborah Wooten pour Continuum, encore de Peter Hunt pour Blackwell, aux recherches de Michel Manson, Jean Perrot et Isabelle Nières-Chevrel en ce moment en France, au livre de Torben Weinreich au Danemark. Mais plutôt que d'aborder ce sujet de front, je le ferai implicitement, à ma manière, et j'inviterais donc les réactions à se faire entendre et je laisserais ainsi la parole, plus affirmée peut-être, aux théoricien(ne)s de l'histoire littéraire s'ils/elles désirent se joindre au débat qui suit, centré sur/autour (de) l'enfant/l'enfance.

Entrons dans le vif du sujet et abordons très brièvement un paradoxe bien connu, un cocktail ficto-factif présent dans le monde de la littérature dite « de jeunesse ». Pensons à l'enfance que nous pouvons voir autour de nous et à la manière dont elle est souvent (re)présentée de nos jours, d'un point de vue visuel, dans la plupart des livres que nous décidons d'étudier. Nous constatons une dichotomie certaine entre fiction et « réalité ». Il est vrai que la généralisation est grossière, mais elle est néanmoins présente et incontournable—gardons-la à l'esprit.

L'analyse de cette dichotomie est bien documentée dans le monde de la critique anglo-saxonne. Dès 1984, Jacqueline Rose s'est penchée sur la manière dont Peter Pan incarne certains

des désirs adultes d'éternelle jeunesse, de pureté et d'innocence. Se concentrant sur l'expression anglaise « children's fiction », que je traduirais ici par « littérature d'enfance ou de jeunesse », voire « littérature enfantine »—et non, notons-le, littérature pour enfants—Jacqueline Rose mentionne que:

[t]o say that the child is inside the book is to fall straight into a trap. It is to confuse the adult's intention to get at the child with the child it portrays. If children's fiction builds an image of the child inside the book, it does so in order to secure the child who is outside the book, the one who does not come so easily within its grasp. (2)

Également en 1984, alors qu'il introduit l'idée d'une critique « childist », que je traduirais ici par « enfantiste », Peter Hunt remarque que l'académie a tendance à ignorer l'enfance lorsqu'elle se penche sur les livres qui lui sont destinés.<sup>1</sup> Alors qu'il nous parle d'appréciation littéraire, Hunt insiste sur l'évidence que tout individu lit différemment, ce qui amènera, dix ans plus tard, Karín Lesnik-Oberstein à contester l'idée selon laquelle l'adulte sait ce qui est bon pour l'enfant.

Ces trois critiques abordent l'enfance de points de vue à la fois différents et similaires. Elles

insistent sur l'attitude parfois—pour ne pas dire souvent—coloniale de l'adulte envers l'enfance. Cette présence coloniale que Nodelman approchera par les écrits d'Edward Said est indéniable; inconsciente dans beaucoup de cas, selon Rose, mais néanmoins indéniable.

Voilà pourquoi beaucoup de critiques anglo-saxon(ne)s se sont penché(e)s sur l'expression « children's literature », dont la grammaire implique la notion d'appartenance. En effet ce génitif—cet « 's » —que nous retrouvons dans l'expression « children's literature », mais également, implicitement, dans les qualificatifs « enfantine » ou « de jeunesse » en français, est gommé par l'attitude dominatrice de l'écrivain, du/de la critique et de l'adulte en général. Comme je l'ai noté ailleurs, l'appartenance est amenée à coexister avec le vol, contradiction qui sera, en grandes parties, le sujet de cet essai (voir aussi Chapleau, « Children's Literature »).

Le critique américain Jack Zipes s'est récemment penché sur les paramètres capitalistes qui entourent et conditionnent la production des livres pour la jeunesse. Il commente la façon dont les maisons d'édition créent, d'une certaine manière, une culture unique. Il nous dit que « the institution of children's literature must operate more and more within the confines of the culture industry in which the prevailing consumerism



C'est ainsi que j'arrive à Jacques Derrida qui nous parle d'une *université sans condition*, ou de la forme que pourraient, à l'avenir, prendre les humanités, si celles-ci étaient abordées, comme il nous le propose, d'une manière inconditionnelle.



and commercialism continue to minimize and marginalize the value of critical and creative thinking, and with it, the worth of an individual human being » (40-1). L'enfant et son individualité sont souvent étouffés.

Nous pouvons dire que cela dérange certain(e)s critiques littéraires d'ouvrages pour la jeunesse. Cependant, il est également vrai que beaucoup ne se préoccupent que très peu de telles considérations. Pour la plupart, en effet, il s'agit souvent de se pencher sur le livre en tant que tel et non sur cette notion dérangeante d'« enfance ». Ce que je vais aborder maintenant ne doit donc pas être perçu d'une manière négative envers ceux d'entre nous qui prennent plaisir à étudier la production littéraire pour la jeunesse telle qu'elle est. Je m'adresse plutôt à ceux qui réfléchissent/réfléchiraient sur la manière dont notre domaine d'études (s') est constitué ainsi que sur la manière dont il peut être, ou pourrait être, amené à se développer dans les années à venir.

C'est ainsi que j'arrive à Jacques Derrida qui

nous parle d'une *université sans condition*, ou de la forme que pourraient, à l'avenir, prendre les humanités, si celles-ci étaient abordées, comme il nous le propose, d'une manière inconditionnelle. Je veux examiner, à la lumière de sa critique, ce que valent les remarques mentionnées plus haut—celles concernant le monde de la littérature de jeunesse—quand elles sont mêlées à certains discours théoriques traitant de marginalisation et de sélection. Je veux aussi voir si certains discours sur la sélection des œuvres à étudier dans le domaine de la littérature ne cachent pas, en fait, un problème plus large: un problème de respect envers l'enfance. En d'autres mots, et pour annoncer mon argument, je pense que la marginalisation dont a souffert la littérature de jeunesse, telle qu'elle est le plus souvent définie—livres pour enfants—au sein des départements littéraires de l'université est subie, d'une manière comparable, par la jeunesse elle-même au sein de notre domaine d'étude. Le débat est désormais ouvert.

Alors qu'il aborde le concept d'université, Derrida nous dit que celle-ci devrait se repenser. Il écrit, dès la première page de ce qu'il qualifie de profession de foi, que

L'université moderne *devrait* être *sans condition*. [. . .] Cette université exige et devrait se reconnaître en principe, outre ce qu'on appelle la liberté académique, une liberté *inconditionnelle* de questionnement et de proposition, voire, plus encore, le droit de dire publiquement tout ce qu'exigent une recherche, un savoir et une pensée de la *vérité*. [. . .] L'université *fait profession* de la vérité. Elle déclare, elle promet un engagement sans limite envers la vérité. (12)

Cette notion d'inconditionnalité peut être, dans notre cas, abordée de front. J'aimerais donc, de diverses manières, examiner la façon dont la littérature enfantine—et je vais définir ce que j'entends précisément par « littérature enfantine » dans quelques instants—est marginalisée au sein même de notre domaine d'études.

Que faut-il entendre par « littérature enfantine »? Étant intéressé par la critique « enfantiste », j'essaie de toujours placer l'enfant au premier plan et je m'oppose donc, d'une certaine manière, à Philippe Romanski,

par exemple, qui écrit que « l'écriture [donne] la parole à celui qui, ne serait-ce qu'étymologiquement, *ne peut* parler. Entendons, celui qui ne peut parler la langue des adultes. Or, là est l'incontournable aporie: l'écriture, quant à elle, est toujours adulte, et c'est donc dans un *a posteriori* qu'elle trouve, de fait, son lieu » (1). Vue ainsi, et si nous nous penchons sur la deuxième partie de cette citation, la littérature, car c'est bien de littérature qu'il s'agit dans les écrits de Romanski, relève du domaine de l'adulte. L'écrit est réfléchi, conscient, élaboré, ce dont, de l'avis d'un grand nombre, l'enfant est incapable.

D'un point de vue « enfantiste », de tels propos n'ont aucun sens. Comme nous le rappelle encore très récemment Perry Nodelman dans son éditorial d'un numéro de *Canadian Children's Literature/ Littérature canadienne pour la jeunesse*, en nous parlant de Terry Eagleton, que je comparerai ici à Philippe Romanski, il est très fréquent dans le monde de la critique adulte de marginaliser l'enfance d'une manière condescendante. Perry nous dit, alors qu'il s'interroge sur le futur théorique de la critique littéraire, que

[w]hile I was able to extrapolate much of interest from the after-theory texts I read in terms of my work as a children's literature scholar, I found almost nothing directly

concerned with that work. There was just one scholar who even mentioned any texts for children. That scholar was Terry Eagleton, who, in the midst of a project with the central purpose of attacking hierarchical social structures and uneven power relations, makes jokey ironic comments about texts for children, the humour of which depends on the supposedly dumbheaded simplicity of children's literature. "Those who can," he says, "think up feminism or structuralism; those who can't, apply such insights to *Moby Dick* or *The Cat in the Hat*" (2); or again, "A novel with a moral is not likely to be morally interesting. 'Goldilocks' is not the most profound of fables" (144). The irony, of course, is that "Goldilocks," which has a house-breaking thief as its supposedly empathetic protagonist, is at least as morally ambiguous as *Moby Dick*—and surely as much deserving of critical attention. (16)

Ce même mouvement de condescendance envahit non seulement le monde de la critique, mais également le monde de la « production », et nous ne parlons pas là de la production pour adultes, bien évidemment. Nelly Chabrol Gagne nous rappelle dans sa préface d'un numéro de *L'Esprit Créateur* que « le monde de la littérature de jeunesse française [par exemple] ne s'est jamais

aussi bien porté que depuis ces dernières années [. . .] » (3). Donc, condescendance non pas envers l'adulte mais envers l'enfant. L'enfant écrit. On dira ou entendra que la littérature est un travail réfléchi d'écriture. Cependant, l'étymologie nous ramène à la lettre. Une étude généalogique nous montrerait à quel point nous nous sommes éloignés de cette étymologie. Zipes le souligne quand il écrit que la notion de littérature de jeunesse est dépendante de ce que des « specific groups composed largely of adults construct as their referential system. Within that system children do not own their literature [. . .]. In fact, most of the readers (sic), writers, agents, editors, critics, and publishers of children's literature are adults, as are the distributors and owners of bookstores » (40). Cela signifie que l'écriture enfantine est censurée, condamnée au silence. Une fois de plus, comme nous le dit Zipes, ce qui est reconnu sous l'appellation « littérature de jeunesse » est ce qui convient à l'adulte, ce qui permettra à ce dernier de disséminer ses propres valeurs. Comme nous le verrons plus tard, partiellement avec Derrida, en repensant à Rose, nous pouvons dire que l'adulte se ment à lui-même, se cache la vérité, aussi flagrante soit-elle.

Mais, comme je l'annonçais déjà un peu plus haut, et comme il apparaît d'une manière de plus en plus transparente, cela ne correspond pas à ce que la critique « enfantiste » entend par « littérature

de jeunesse » ou « littérature enfantine ». En effet, la grammaire de ces expressions nous oriente vers les notions d'appartenance et d'origine. « Littérature enfantine » ou « littérature de jeunesse » signifient, *a fortiori*, que ce sont les enfants qui la produisent. Et également *a fortiori*, l'enfant produit de la littérature, ou plutôt des littératures, chacune unique et particulière (nous en dirions de même des littératures adultes: chaque livre est unique et particulier). Reste à l'adulte à ouvrir les yeux et à mettre de côté son penchant occulte pour la canonisation et l'effacement, et à ne pas craindre les particularités de ces littératures enfantines, en grande partie incontrôlables et imprévisibles. Le débat pourrait ou devrait dès lors porter sur ce que l'on entend par « littérature ». Il serait faussé par toute définition restrictive qui mettrait en avant la valeur idéologique du contenu, par rapport à la forme étymologique non exhaustive que j'accorderais au terme « littérature ». Considérons les exemples suivants:

### Episode 1

Here I am, right now.  
I am on a ship to the South Pole to visit my  
Aunt Faith.

The ship looks like a giant Titanic!

You know, I think I quite like this ship, actually!  
It has kind of maroon chairs, all in a quiet  
corner, for you to read a book. And, as for the  
library, there is a whole room for that!  
Shelves, and shelves, for books, and books!

Aunt Faith possesses a complete pack of husky  
dogs, we accept this the truth. She would have  
to, would not she? (Francis)

Certains parleront parfois de littérature comme  
écriture consciente, écriture désireuse de lecture.  
Une fois de plus, qui décide? Pourquoi ignorer les  
écrits de Shezara Francis? Un autre exemple: du  
point de vue de l'analyse, pourquoi sélectionner  
les lettres de Dorothy Wordsworth à son frère  
William et non celles de Celia Morris—jeune fille  
vivant dans le sud-est de Londres—à son amie  
Anne?

Dear Anne,

I went fishing with my uncle the other day. He  
said we could go again and this time you can  
come.

How are you? It's been a long time since I've  
spoken to you so I need to catch up on what's  
going on. [. . .]

There's a writing competition at school and as I want to be a writer I decided to take part. What do you want to do when you grow up?

I started swimming lessons. When the swimming teacher asked me to swim I was nervous. I thought I would just be waving my arms and legs about and not move anywhere. To my surprise I got all the way across the pool. Can you swim?

I don't want to go to Year 5. I like my teacher (even though he took my book). I don't like the sound of those tests. Do you want to go up to Year 5?

Write back soon.

Celia

PS: I really miss you. (Morris)

Dans ce dernier cas nous pouvons assumer que ni Dorothy Wordsworth ni Celia Morris n'avaient envie de voir leur correspondance publiée, alors d'où vient cette disparité idéologique qui place(rait sûrement) Dorothy Wordsworth au dessus de Celia Morris? Ou alors Anne Fine au dessus de Shezara Francis? Ne sommes-nous pas héritiers/

héritières de Lyotard et de Foucault, de Barthes et de Derrida? N'avons-nous pas assez souffert de cet esprit canonisateur qu'avaient nos ancêtres? Avons-nous rêvé la postmodernité? Ou de telles manœuvres sont-elles inévitables? Je n'ai pas de réponse définitive à ce problème, seulement un esprit de questionnement et quelques idées.

Les enfants écrivent, les enfants dessinent. Parfois la critique littéraire se penche sur les illustrations de certains livres publiés pour la jeunesse ou sur des livres ne contenant pas un mot. Mais la critique littéraire ne se penche que très rarement sur les dessins ou les écrits que produisent les enfants (que celui/celle qui analyse un texte ou dessin d'enfant dans ses cours ou écrits se fasse entendre).<sup>2</sup> Une fois de plus, qui choisit? Et comment choisit-on? Si l'on franchit les portes qu'ouvre la critique « enfantiste », peut-être nous arrivera-t-il même, un jour, d'écouter ce que les enfants ont à dire de leurs propres textes, ou des textes écrits par d'autres enfants. Cela nous amènera peut-être à réétudier le projet de Peter Hunt, projet « enfantiste » qui appelle l'enfant-lecteur/rice à être écouté(e). Cela est souvent fait, il faut le noter, dans d'autres domaines, tels que celui de la psychologie, par exemple, ou encore celui de l'éducation. Il n'est pas rare d'y voir des textes écrits par la jeunesse. Ou encore dans le domaine de la sociologie et des « media studies »: l'œuvre

de Henry Jenkins en est ponctuée.<sup>3</sup> Si certains domaines d'étude se servent de ces textes écrits par les enfants, la critique littéraire pourrait/devra sans aucun doute en faire de même, répondant ainsi aux récents propos de Reynolds.

Cette conditionnalité au niveau de la sélection/légitimité met en évidence la manière dont l'enfance est traitée de nos jours. L'enfance est reléguée à l'arrière-plan, elle est quasi effacée. Souvent elle est remplacée par autre chose, cet autre chose émanant de l'adulte. Rose nous l'a bien montré avec *Peter Pan*. La production actuelle en France et ailleurs continue sur la même lancée. Et dès que la norme phantasmatique est effleurée, les voix s'élèvent. Rappelons-nous l'ouvrage, *Doing It*, de l'auteur anglais, Melvin Burgess, dont Anne Fine, alors Children's Laureate, redoutait la publication. Elle clamait que

[a]ll of the publishers who have touched this novel should be deeply ashamed of themselves. Astonishingly, they are almost all female. It's time they sat round a table, took a good long look at themselves and decided that it was an indefensible decision to take this book on.

Cette hiérarchisation inégale, sans aucun doute coloniale, fait de l'enfant un être inférieur à

l'adulte. Je vous invite à repenser cela d'une manière plus réfléchie, sans prétention.

Les écrits pour la jeunesse ont pendant bien longtemps été ignorés par l'académie. L'exemple de Nodelman parlant d'Eagleton, auquel j'ai fait référence plus haut, nous montre bien la manière dont la critique adulte choisit et hiérarchise très souvent. Peter Hunt souligne que même certains auteurs acclamés par la critique adulte sont ignorés en ce qui concerne leurs œuvres pour la jeunesse. C'est le cas d'Oscar Wilde, James Joyce et Aldous Huxley, par exemple. La controverse impliquant J. K. Rowling et le jury du Whitbread Award, qui lui a refusé la prestigieuse récompense pour *Harry Potter and the Prisoner of Azkaban*, décidant de favoriser Seamus Heaney pour sa traduction de *Beowulf*, en dépit du fait que les ventes de ces deux œuvres n'ont rien de comparable, est un autre exemple de négligence idéologique.

Cependant, depuis quelques années, notamment au sein de l'université anglo-saxonne, certains discours théoriques font que les choses changent ou peuvent changer. La critique post-coloniale, la critique féministe, la critique gay et lesbienne sont autant d'exemples d'évolution ou de changement. Quand je cite l'exemple de l'université anglo-saxonne cela ne veut pas dire qu'elle est la seule à s'attaquer de front aux injustices idéologiques présentes dans notre



Il n'est pas rare de voir des spécialistes orienter leurs recherches de façon à y inclure des textes destinés à la jeunesse. La hiérarchisation littéraire est remise en question, en théorie en tout cas.



monde actuel. Néanmoins, il me semble qu'à ce niveau, les anglo-saxons sont assez en avance. Il est très peu d'universités au Royaume-Uni, par exemple, où l'on ne peut trouver de cours sur le féminisme ou la critique post-coloniale, sans parler de la déconstruction. Il en va de même en ce qui concerne les écrits pour la jeunesse. La popularité du sujet est telle que, désormais, bon nombre d'universités cherchent à inclure cette matière dans leurs programmes. Il n'est pas rare de voir des spécialistes orienter leurs recherches de façon à y inclure des textes destinés à la jeunesse. La hiérarchisation littéraire est remise en question, en théorie en tout cas. Quelle est la situation au Canada et particulièrement compte tenu du bilinguisme de ce pays?

Tout cela pour dire que la manière dont la littérature en tant qu'institution académique a évolué ces dernières années a permis certaines redéfinitions des contenus, une sorte d'élargissement intellectuel correspondant, implicitement, à ce que Derrida professe dans son

*université sans condition*. Son projet inconditionnel de questionnement est, je crois, l'un des moyens les plus directs d'emboîter le pas à certains critiques dont j'ai mentionné les noms un peu plus haut: Barthes, Foucault et Lyotard, entre autres.

Pour en revenir à la littérature enfantine, celle écrite par l'enfant lui-même, nous comprenons dès lors où elle peut trouver place parmi les propos de Derrida: une université où tout est présent, où tout est archivé, pour reprendre un mot cher à Jacques Derrida; une université comme « espace public transformé par de nouvelles techniques de communication, d'information, d'archivation et de production du savoir » (13). Nous avons beaucoup à apprendre de l'enfance, en particulier la manière dont celle-ci évolue au fil du temps. Des études à la fois diachroniques et synchroniques se présentent à nous, ou en tout cas à ceux d'entre nous qui s'intéressent à l'enfance.

Les conséquences de ces propos sont, il me semble, assez claires. Il va sans dire que considérer l'enfance d'un point de vue « libertaire »—laissant

de côté toute condescendance—nous amène à nous interroger sur le statut même de l'enfance dans notre société, car là se situe la source de notre colonisation trop souvent injuste. La politique et les études littéraires ont souvent été mêlées, n'est-ce pas?

Au niveau académique, la littérature évolue autour des notions d'ouverture, de diversité, de métissage, d'échange et de changement. Les productions enfantines, je pense, et ceci pour les raisons idéologiques que j'ai tenté d'aborder tout au long de cet essai, devraient/pourraient faire partie de cette évolution ouverte/ouvrante. Elles ont tant à apporter! Elles nous invitent réellement

à penser, ou à repenser, ces théories critiques de jugement, ces discours sur l'idéologie sélective qui font souvent souffrir l'université, voire nos sociétés en général. Retournons à la source, comme dirait Derrida: cherchons à savoir pourquoi, mais surtout, dans notre cas, pourquoi pas? Retournons au début de cet essai, un essai de forme et de style, et relisons les deux citations de Perry Nodelman. Relisons-les en pensant à ces (textes d')enfants et à ce qu'ils (nous) offrent. Retournons aussi à la citation de Christine Alexander et de Juliet McMaster, et essayons, peut-être, de ne pas limiter nos lectures. Il y a tant à découvrir! Et cela, pas seulement chez Jane Austen ou George Eliot . . .

## Notes

<sup>1</sup> Pour une explication précise du terme « childist », je vous renvoie à la trilogie d'articles de Peter Hunt traitant du sujet, « Childist Criticism: The Subculture of the Child, the Book and the Critic », « Questions of Method and Methods of Questioning: Childist Criticism in Action » et « What do We Lose When We Lose Allusion?: Experience and Understanding Stories », tous publiés dans le journal britannique *Signal* entre 1984 et 1988.

<sup>2</sup> On retiendra l'ouvrage peu commun de Christine Alexander et Juliet McMaster, *The Child Writer from Austen to Woolf*, dans lequel sont étudiés des textes écrits par des enfants. Ce qui me paraît néanmoins regrettable, malgré l'intérêt théorique que je porte à cet ouvrage, c'est le choix très biaisé qu'ont fait les auteurs, ne choisissant de se pencher que sur des écrivain(e)s dont la carrière adulte a fait d'eux/elles des auteurs légitimes au sein de la critique littéraire en général (par exemple, Jane Austen, George Eliot, John Ruskin, les sœurs Brontë).

<sup>3</sup> À ce propos, on notera que Kimberley Reynolds, dans son dernier ouvrage intitulé *Radical Children's Literature: Future Visions and Aesthetic Transformations in Juvenile Fiction*, attire l'attention sur des points similaires à ceux que je développe ici, citant elle-même l'œuvre de Jenkins sur les « fan fictions ». Elle dit que

[a]s critics in the field regularly observe, children's literature is the only body of writing to be defined by and named for its audience: children read children's literature, they do not produce it [ . . . ]. The situation is changing, and a great deal of writing by children is finding audiences via the Internet. As this trend continues, the nomenclature of writing read by the young may be forced to adjust. 'Children's literature' may indeed come to refer to writing by the young for the young, meaning that the work produced by adults for children to read will have to be relabelled. (180)

## Ouvrages cités

Alexander, Christine, et Juliet McMaster. *The Child Writer from Austen to Woolf*. Cambridge: Cambridge UP, 2005.  
Bakunin, Mikhail. *Integral Education*. Cambridge, MA: Cambridge Free P, 1986.  
Belsey, Catherine. « Towards Cultural History ». *A Postmodern*

*Reader*. Sous la direction de Joseph Natoli et Linda Hutcheon. Albany: State U of New York P, 1993. 551–67.  
Chabrol Gagne, Nelly. Préface. *L'Esprit Créateur* 45.4 (2005): 3–9.  
Chapleau, Sebastien. « Children's Literature, Issues of Definition:

- The "Why?" and "Why Not?" of Criticism ». *L'Esprit Créateur* 45.4 (2005): 10–19.
- Clark, Beverly Lyon. *Kiddie Lit: The Cultural Construction of Children's Literature in America*. Baltimore: Johns Hopkins UP, 2003.
- Cullinan, Bernice, Bonnie Kunzel, et Deborah Wooten, dir. *The Continuum Encyclopedia of Young Adult Literature*. New York: Continuum, 2006.
- Derrida, Jacques. *L'Université sans condition*. Paris: Éditions Galilée, 2001.
- Fine, Anne. « Filth, Which Ever Way You Look At It ». *The Guardian Online*. 2006. 25 juillet 2006 <<http://books.guardian.co.uk/review/story/0,12084,923907,00.html>>.
- Francis, Shezara. « The Terrible Transportation ». *Creative Writing Club Online*. 1 mai 2006 <<http://creative-writing-club.blogspot.com/>>.
- Hade, Dan. « Storytelling: Are Publishers Changing the Way Children Read? ». *The Horn Book* 78 (2002): 509–17.
- Hunt, Peter. « Childist Criticism: The Subculture of the Child, the Book and the Critic ». *Signal: Approaches to Children's Books* 43 (1984): 42–59.
- . « Questions of Method and Methods of Questioning: Childist Criticism in Action ». *Signal: Approaches to Children's Books* 45 (1984): 180–200.
- . « What do we Lose When We Lose Allusion?: Experience and Understanding Stories ». *Signal: Approaches to Children's Books* 57 (1988): 212–22.
- . *Criticism, Theory, and Children's Literature*. Oxford: Blackwell, 1991.
- Hunt, Peter, dir. *Children's Literature: An Anthology, 1801–1902*. Oxford: Blackwell, 2000.
- Lesnik-Oberstein, Karín. *Children's Literature: Criticism and the Fictional Child*. Oxford: Clarendon, 1994.
- Lundin, Anne. *Beyond Library Walls and Ivory Towers: Constructing the Canon of Children's Literature*. New York: Routledge, 2004.
- Lyotard, Jean-François. *La condition postmoderne*. Paris: Éditions de Minuit, 1979.
- Morris, Celia. Letter to Anne Metina. Anne Metina Private Collection.
- Nières-Chevrel, Isabelle. « Enseigner la littérature de jeunesse à l'université ». *Le Livre pour Enfants: Regards critiques offerts à Isabelle Nières-Chevrel*. Sous la direction de Cécile Boulaire. Rennes: PU de Rennes, 2006. 13–22.
- Nodelman, Perry. « The Other: Orientalism, Colonialism, and Children's Literature ». *Children's Literature Association Quarterly* 17.1 (1992): 29–35.
- . « What Are We After? Children's Literature Studies and Literary Theory Now ». *CCL/LCJ* 31.2 (2005): 1–19.
- . « "Canadian"? "Children's"? "Literature"? ». *CCL/LCJ* 32.1 (2006): 1–4.
- . « Editorial: Toy and Dress Porn ». *CCL/LCJ* 32.2 (2006): 1–13.
- Reynolds, Kimberley. *Radical Children's Literature: Future Visions and Aesthetic Transformations in Juvenile Fiction*. London: Palgrave MacMillan, 2007.
- Romanski, Philippe. « D'Ailleurs, l'Enfance: Simulacre de babil préliminaire ». *D'Enfance, d'en face*. Sous la direction de Philippe Romanski. Rouen: U de Rouen, 2002. 1–2.
- Rose, Jacqueline. *The Case of Peter Pan or the Impossibility of Children's Fiction*. London: Macmillan, 1984.
- Rudd, David. « Theorising and Theories: The Conditions of Possibility of Children's Literature ». *The International Companion Encyclopedia of Children's Literature*. Sous la direction de Peter Hunt. 2e ed. London: Routledge, 2004. 29–43.

Weinreich, Torben. *Historien om børnelitteratur: Dansk børnelitteratur gennem 400 år*. Copenhagen: Branner og Korch, 2006.

Zipes, Jack. *Sticks and Stones: The Troublesome Success of*

*Children's Literature from Slovenly Peter to Harry Potter*. New York: Routledge, 2002.

Zipes, Jack, dir. *The Encyclopedia of Children's Literature*. Oxford: Oxford UP, 2006.

Sebastien Chapleau vit et travaille à Londres, en Angleterre. Il est chercheur en littérature enfantine et en théories littéraires. Il est membre de l'Association française de recherche sur les livres et objets culturels de l'enfance (AFRELOCE), de l'Agence universitaire de la Francophonie (AUF), ainsi que de l'International Research Society in Children's Literature (IRSCL). Il est aussi *Reviews Editor* pour *The Journal of Children's Literature Studies* et l'éditeur de *New Voices in Children's Literature Criticism*, publié par Pied Piper Publishing.